Nos patois

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **1 (1885-1888)**

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684384

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

POÉSIES

NOS PATOIS.

Nos patois sont comme nos cœurs
Rudes et joyeux tout ensemble ;
Si âpre leur bouquet vous semble
Indigne des fines liqueurs, —
Nos patois sont comme nos cœurs.

—

Ils ont des traits vifs et piquants,
Le mot net, l'image hardie ;
Même en leur forme abâtardie,
Et devenus moins éloquents,
Ils ont des traits vifs et piquants.

—

C'est du gros sel, mais c'est du sel ;
Il se prend aux entrailles mêmes
Du pays, et nos vieux poèmes,
Qui remplacent mal le missel,
Sont pleins de gros sel, — mais de sel.

—

Ni les Celtes, ni les Romains,
Quoiqu'on prouve en de gros volumes,
Ne nous ont parés de leurs plumes ;
Nous ne sommes cousins germains
Ni des Celtes, ni des Romains.

—

Nous sommes nous, et nos patois
Ont poussé sur terre raurace ;
Depuis des siècles notre race,
Comme les oiseaux sous les toits,
Chante et parle en ses vieux patois.

Sachez qu'ils ont leur gloire aussi !
Non pas de la gloire imprimée
Dont le temps chasse la fumée ;
Non, ils ont dans ce pays-ci
Une durable gloire aussi.

—

A la ville tout comme aux champs,
Ils ont fait passer dans les âmes
Leur accent sincère et leurs flammes;
Nous nous retrempons dans leurs chants,
Gens de la ville et gens des champs.

—

Ils ont la fraîcheur quelquefois
De l'eau qui jase sous les saules,
En leurs noëls et leurs coraules ;
Des gazouillis perdus sous bois,
Ils ont la fraîcheur quelquefois.

—

Souvent ils sonnent les clairons,
En eux l'âme du Jura vibre ;
Ils sont le cri d'un peuple libre ;
Dans le danger nous entendrons
Nos patois sonner leurs clairons :

—

Les *Petignats*, le chant vengeur
De l'héroïsme et du martyre,
Et la *Tschenson des Pomm' de tire*,
Surtout, vieux langage, ô forgeur
De fiers refrains ! le chant vengeur.

—

Ils ont enfin les tours mordants
Des flagellantes ironies ;
Raspieler a, dans ses *Painies*.
Montré ce qu'ils avaient de dents,
Nos patois brutaux et mordants...

—

Mais les jeunes gens d'aujourd'hui
A les parler n'ont plus de joie;
L'Erguel, la Vallée et l'Ajoie,
De St-Imier à Porrentruy,
Ne les aiment plus aujourd'hui.

Vos jours seraient-ils révolus,
Chers idiomes de la patrie ?
Seriez-vous une fleur flétrie,
Condamnée à ne fleurir plus ?
Vos jours seraient-ils révolus ?

—

Non, car vous êtes le Jura ;
Vous vous êtes, chantant sa gloire,
Confondus avec son histoire,
Et tant que notre cœur battra
Vivront les patois du Jura.

VIRGILE ROSSEL.

SON NOM

Oui, bien souvent, je vais dans la forêt profonde,
Pour raconter mon sort aux frais et blancs muguets.
Je n'ai plus d'adorée et je suis seul au monde ;
Seul avec mes douleurs, seul avec mes regrets.

A l'ombre des sapins je sais une onde claire,
Un tout petit ruisseau qui coule en murmurant.
C'est là que je m'assieds tranquille et solitaire
Et je parle aux oiseaux de mon cœur soupirant.

Oh ! dis-moi, ruisselet, oh ! dites-moi, fleurettes,
Pourquoi je souffre tant pour avoir trop aimé.
La reverrai-je un jour, répondez, violettes,
Oh ! vous qui parfumez les tièdes soirs de mai.

Ainsi je suppliais les fleurs de me redire
Le nom si doux, si cher qui reste dans mon cœur.
Soudain à mes côtés un églantier soupire :
« Ne redis pas ce nom qui berce ta douleur. »

Décembre 1888.

J.-E. HILBERER.